Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1994)

Heft: 2

Artikel: Le christianisme dans la vallée du Rhône française avant Constantin

Autor: Varidel, Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870544

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CHRISTIANISME DANS LA VALLÉE DU RHÔNE FRANÇAISE AVANT CONSTANTIN

Trois catégories de sources permettent d'apporter un éclairage sur le développement du christianisme à l'époque pré-constantinienne : les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. La spécificité de l'étude du christianisme avant sa reconnaissance officielle ainsi que les conditions particulières de chacune de ces sources sont étudiées successivement avant d'aboutir à une synthèse de nos connaissance en la matière[1].

1. Présentation des sources

Pour ce tour d'horizon de nos connaissances sur le christianisme pré-constantinien dans la vallée du Rhône française, trois types de sources entrent en ligne de compte. Les sources littéraires, tout d'abord : toutes d'origine chrétienne, elles apportent un éclairage important, en particulier les *Actes du concile d'Arles*, qui, bien qu'ils ne nous fassent connaître en ce qui concerne notre région qu'une liste de personnes et de lieux, nous donnent une vision globale du développement de l'Eglise chrétienne en 314, soit un an après l'Edit de Milan qui garantit la liberté du culte chrétien. Les autres textes, de Cyprien à Eusèbe en passant par Irénée, nous donnent des informations davantage centrées sur une ville ou une autre et seront étudiés en relation avec chacune d'elles.

---

1. Cet article est basé sur les recherches élaborées dans mon mémoire de licence, *Le Christianisme dans la vallée du Rhône française avant Constantin, avec en annexe les passages cités d'Eusèbe,* Histoire Ecclésiastique, *V, 1-11*, présenté à l'Université de Lausanne en octobre 1986.

Les sources épigraphiques, à elles seules, nous donnent une image assez différente de celle fournie par les sources littéraires. En effet, une inscription ne nous donne en général qu'une vision limitée à un lieu et à un moment, pour autant qu'elle soit datable[2]. Dans notre cas, ce sont toutes des inscriptions funéraires, stèles ou sarcophages, donc assez limitées dans leur discours. La question de l'interprétation de ces inscriptions comme chrétiennes sera fréquemment évoquée ; rares en effet sont les inscriptions indubitablement chrétiennes, soit par le formulaire, soit par le décor. D'autre part nous devons nous demander si le chrétien pré-constantinien se sentait très différent de ses contemporains et s'il avait des raisons de se signaler comme tel sur son épitaphe. N'oublions pas à cet égard la clandestinité du christianisme avant 313.

Les sources archéologiques, quant à elles, ne nous donnent que très peu d'indications supplémentaires : quelques décors de sarcophages et quelques structures au sol. Nous sommes confrontés ici d'encore plus près à la spécificité du christianisme primitif, qui est avant tout une religion qui transforme le cœur de l'homme et ne lui demande pas d'accomplir de rites qui demanderaient des lieux, des constructions ou des objets particuliers[3]. Ce n'est qu'avec le développement d'un empire chrétien, d'une religion d'Etat, que le christianisme va s'asseoir dans des structures définies et reconnaissables[4]. Le christianisme pré-constantinien laisse donc peu de traces, et celles qu'il a laissées sont souvent difficiles à reconnaître. Doit-on aller jusqu'à postuler qu'une structure ou un objet reconnaissable comme chrétien soit post-constantinien ? Je ne suis pas loin de le penser ; cependant, vu la rareté des témoignages archéologiques j'ai pris en compte les plus anciennes de ces traces lorsqu'elles paraissaient antérieures au milieu du IVe s.

Mon mémoire de licence distinguait donc dans un premier temps les trois types de sources ci-dessus puis reprenait le tout selon un ordre géographique. Pour la présente synthèse, j'utiliserai cette dernière démarche uniquement, et prendrai comme point de départ la région de Marseille, en remontant le cours du Rhône jusqu'à Lyon.

---

2. La difficulté de datation de ces épitaphes m'a conduit à élargir le cadre chronologique général que je m'étais fixé et à prendre en compte des inscriptions pouvant être datées, même approximativement, jusqu'au milieu du IVe s., ceci pour tenir compte aussi de l'inertie du formulaire.

3. Voir *Nouveau Testament*, *Jean*, 4, 20-24, pour un texte essentiel à cet égard.

4. Voir à ce propos J. ELLUL, *La Subversion du christianisme*, Paris, 1984, *passim.*

2. *Marseille et sa région*

Zone portuaire proche de l'embouchure du Rhône, Marseille apparaît comme le point de départ obligé dans la mesure où l'on sait que la diffusion du christianisme s'est faite par des marchands chrétiens ou des missionnaires qui empruntaient les réseaux de communication existants, terrestres ou maritimes[5].

Les premiers indices de christianisme remontent au milieu du IIIe s., avec l'épitaphe de Volusianus et Fortunatus[6]. Cette inscription est fortement contestée par plusieurs auteurs modernes : d'une part elle est lacunaire et les restitutions divergent, d'autre part un élément de décor, l'ancre, fréquent dans des inscriptions chrétiennes avérées, est considéré par certains comme un symbole de l'activité professionnelle des défunts[7]. Cependant, tout un faisceau de raisons trop longues à exposer ici m'ont amené, avec d'autres, à la considérer comme chrétienne, datée du IIIe s. par la titulature d'un des deux personnages, et par le soin de la gravure, notamment.

Une ancienne structure, creusée dans le rocher sous la chapelle actuelle de St-Victor, et contenant deux tombes, pourrait être un *martyrium* (à l'origine un lieu de commémoration de la mort d'un martyr) daté du IIIe s. également. Un troisième élément, l'inscription de Quintus Vetina Eunoetus, date probablement de la même période.

Les *Actes du concile* tenu à Arles en 314 nous révèlent, pour Marseille, l'existence d'une communauté déjà bien constituée puisqu'elle a délégué deux membres, un évêque[8] et un lecteur. Une épitaphe de la première moitié du IVe s., provenant d'Aubagne, nous montre la continuité

---

5. Le *Nouveau Testament* déjà nous montre des exemples de diffusion de l'Evangile par ces deux catégories de personnes: le fabricant de tentes Aquilas et sa femme Priscilla, que l'on retrouve aussi bien à Rome qu'à Corinthe qu'à Ephèse; l'exemple type du missionnaire (équivalent moderne du mot grec *apostolos* signifiant envoyé) est bien sûr Saint Paul. Une tradition, non vérifiable, veut d'ailleurs qu'il ait évangélisé Marseille dans une escale sur le chemin de l'Espagne.

6. *CIL* XII 489; E. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle*, Paris, 1856-1865, II 548A.

7. Voir J. Rougé, «A propos d'une inscription de Marseille: martyrs ou péris en mer», *Revue des Etudes Anciennes*, 71 (1969), p. 85-99: l'activité professionnelle serait celle de pêcheur. L'ancre, comme symbole de l'assurance face à la mort que donne la foi chrétienne, tire son origine d'un passage biblique: *Nouveau Testament*, *Epître aux Hébreux*, 6, 18 et 19.

8. Ce titre signale une fonction de surveillant (gr. *episcopos*), qui n'a pas grand-chose à voir avec ce que comporte le titre d'évêque aujourd'hui.

de l'église de cette région, qui se développera surtout à la fin du IVe s. avec le baptistère St-Jean et au début du Ve s. avec une chapelle construite en 413 sur l'emplacement de l'actuelle abbaye St-Victor. A la même époque, nous avons une nécropole qui se développe autour de l'église St-Victor et qui témoigne de l'importance grandissante du christianisme à Marseille. Une série de sarcophages sculptés, en marbre de Carrare pour la plupart, dont trois peuvent être datés de la première moitié du IVe s., complète les témoignages de christianisme à Marseille et nous montre qu'il se répand également dans les classes sociales assez aisées.

3. Arles et sa région

Arles a beaucoup plus de témoignages de christianisme, et ceux-ci sont plus probants et précis qu'à Marseille. Ils reposent tout d'abord sur une lettre de Cyprien[9], datable de 254; elle nous montre une communauté bien constituée, dont on peut estimer le nombre à quelques centaines, aux prises avec des difficultés internes suite à la persécution de l'empereur Dèce en 250. En effet, l'évêque d'Arles, Marcianus, refuse d'accorder le pardon aux *lapsi*[10].

Les témoignages suivants sont formés par une série de sarcophages sculptés de thèmes bibliques, dont quelques uns peuvent dater de la fin du IIIe s. et les autres de la première moitié du IVe s. Contemporaine des sarcophages est la série des inscriptions; quelques unes, d'ailleurs, sont gravées sur des sarcophages. Les inscriptions d'Arles[11], au nombre de treize, nous permettent de rencontrer plusieurs personnages de haut rang (les *duo nomina* et *tria nomina* y sont fréquents) ainsi que quelques cas où la facture de l'inscription et la simplicité du formulaire nous montrent des gens plutôt modestes.

A cela s'ajoute, en 314, le concile qui se tient à Arles. Ce fait même indique l'importance de l'Eglise d'Arles. Les *Actes du concile*[12] nous

---

9. Cyprien, *Correspondance,* Lettre 68, 1 et 3, Paris (Belles Lettres), 1962, (2e éd.). Cyprien est évêque de Carthage dès 249 et chef de l'Eglise d'Afrique.

10. Il s'agit de chrétiens «tombés», c'est-à-dire ayant renié leur foi sous la persécution.

11. *CIL* XII 675; 831; 833; 834; 850; 878; 892; 956; 964; 971; *Comptes-rendus Acad. Inscr. Belles-Lettres*, 1974, p. 255 et p. 258; E. LE BLANT, *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle*, Paris, 1892, n° 324. Pour tous les sarcophages, voir F. BENOIT, *Sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille*, Paris (Suppl. Gallia, 5), 1954.

12. Pour les *Actes du concile d'Arles*, voir J. GAUDEMET, *Conciles gaulois du IVe s. Introduction, traduction (du texte latin de l'édition C. Munier) et notes*, Paris (Sources chrétiennes, n° 241), 1971.

font connaître six noms ; celui d'un évêque, d'un prêtre[13] et de quatre diacres. Cette représentation souligne l'importance numérique de la communauté arlésienne, quoique la tenue du concile dans la ville ne soit certainement pas étrangère au nombre de représentants plus élevé que pour les autres communautés gauloises.

Ainsi, entre 250 et 350 environ, nombreux sont les témoignages de christianisme dans cette ville florissante. Dans le contraste avec Marseille on peut certainement voir un reflet d'un déplacement de l'activité économique au profit d'Arles, attestée par ailleurs. Arles deviendra en effet le centre de la Préfecture des Gaules à la fin du IVe s., et, du point de vue chrétien, plusieurs conciles s'y tiendront encore dans le courant du même siècle.

Le site de Glanum (St-Rémy de Provence), distant d'Arles de quelque 30 km, détient un témoignage original de christianisme : plusieurs graffiti portant l'inscription *ΙΧΘΥΣ* (*Ichtus*)[14], accompagnés d'un poisson nageant vers la droite, gravés sur des fragments d'enduits peints. La ville ayant été détruite vers 270 selon plusieurs, ces graffiti signalent donc une présence chrétienne avant cette date, à moins que ces chrétiens ne se soient réfugiés dans les ruines de la ville, plus tard. Les graffiti eux-mêmes ne peuvent fournir d'indications précises sur la date, mais les fouilleurs estiment qu'ils doivent être antérieurs au milieu du IVe s.[15].

4. Orange et Vaison

La ville d'Orange n'a pas livré de témoignage archéologique ni épigraphique pour la période qui nous concerne. Le seul témoignage de christianisme est la mention du prêtre (*presbytre*) Faustinus dans les *Actes du concile d'Arles*. Le fait qu'un seul représentant ait été envoyé peut nous faire penser que la taille de la communauté n'était pas très

---

13. Il faut prendre ce terme dans son sens initial, néo-testamentaire, de *presbytre*, c'est-à-dire «ancien», fonction proche de celle de surveillant (voir supra n. 8 à propos du titre d'évêque).

14. Je rappelle la signification de ce mot grec, qui signifie poisson, mais dont les cinq lettres forment aussi un acrostiche qui représente les «titres» fondamentaux du fondateur du christianisme: Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur (*Ἰεσοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ*).

15. Il se pourrait aussi que ces graffiti soient ceux d'un marchand de poisson, mais dans ce cas pourquoi des graffiti et non une enseigne peinte? Voir H. ROLLAND, «Fouilles de Glanum», *Gallia*, 6 (1948), p 143.

grande. Elle croîtra pendant le IVe s. puisqu'elle sera le siège d'un concile au Ve s.

Tournée vers le Rhône, dans lequel se jette l'Ouvèze, la cité de Vaison possède davantage de témoignages de christianisme ; ils sont tous approximativement de la même période. Il y a tout d'abord une série de neuf épitaphes, assez homogène quant au style, et qu'on peut dater globalement du deuxième quart du IVe s. Beaucoup d'entre elles ont un formulaire identique comportant les mots *PAX TECUM* et un chrisme, souvent. La formule mentionnée fait pencher, comme pour les inscriptions de Rome, à une datation haute, mais la présence du chrisme, de l'avis général, fait descendre la datation après 313. On constate une grande simplicité dans les inscriptions de Vaison, signe d'une composition sociale plus modeste qu'à Arles ; on notera également l'absence de tout sarcophage pour notre époque.

A peu près contemporains de ces inscriptions, les *Actes du concile d'Arles* nous signalent la présence d'un évêque et d'un exorciste de Vaison aux délibérations du concile. On se trouve donc en présence d'une communauté bien constituée en 314, ce qui corrobore la datation des épitaphes mentionnées. La présence d'un exorciste au côté de l'évêque peut indiquer une communauté assez importante, numériquement parlant, pour justifier l'attribution de la fonction, et du titre, d'exorciste à un membre de la communauté. La pratique de l'exorcisme peut indiquer l'entrée dans la communauté de nouveaux convertis[16].

Les vestiges archéologiques, eux, sont peu probants ; des fouilles nouvelles permettraient peut-être de préciser la date des premiers vestiges de la cathédrale Notre-Dame, ainsi que de la chapelle dite «romane». Le IVe s. a certainement vu la construction d'une ou plusieurs églises vu l'importance de la communauté attestée au travers des inscriptions et indiquée par les *Actes du concile d'Arles*, mais aucune ne peut être localisée avec certitude.

---

16. Les signatures du concile d'Arles comportent 7 fois ce titre; 3 viennent de notre région, les autres sont à Nice, Apt, Saragosse et Trèves. La paix de l'Eglise correspond à une période de forte croissance et le travail des exorcistes n'a certainement pas été vain! La crainte de la clandestinité s'étant évanouie, les portes des églises voient affluer beaucoup de gens intéressés sans forcément être convaincus.

5. Valence et Vienne

La tradition fait remonter au IIe s. l'origine du christianisme à Valence, avec l'envoi par Irénée de 3 missionnaires, Félix, Fortunat et Achillée. Le spécialiste de l'histoire de cette ville, A. Blanc[17], repousse cette évangélisation au IIIe s. et considère que les noms sont venus se greffer plus tard encore. Un baptistère pourrait bien être le premier indice concret, mais sa datation, de toute manière, ne remonte pas plus haut que le milieu du IVe s. Un dernier indice qui peut être inclus dans notre cadre chronologique : le sarcophage dit «de Saint-Félix», anépigraphe, qui, par son décor, se place dans la première moitié du IVe s. Valence n'est pas mentionnée dans les *Actes du concile d'Arles*. Son premier évêque connu l'est en 362.

Nous arrivons à Vienne. Les traces archéologiques sont absentes jusqu'au IVe s. Vienne est pourtant mentionnée dans la *Lettre des Martyrs de Lyon*[18]. L'événement relaté dans cette lettre remonte à l'année 177 environ[19] et l'existence d'une communauté chrétienne à Vienne est mentionnée à deux reprises dans ce texte. Il y a premièrement la mention d'un dénommé Sanctus, diacre de Vienne, qui subit le martyre, ensuite il est dit que «les croyants zélés des deux églises» furent emprisonnés. Dans le contexte, ces deux églises ne peuvent être que Vienne et Lyon. Une lettre d'Irénée[20], la *Lettre au diacre Démétrius de Vienne*, dont l'authenticité du contenu est sujette à caution mais dont le titre reflète certainement une lettre écrite par Irénée, nous donne une autre indication contemporaine de la lettre des martyrs.

A ces indications du IIe s. s'ajoute un sarcophage portant une brève inscription *EVENTI IN PACE*[21]. La formulation brève ainsi que la description que nous avons du sarcophage donnent une datation approximative au IIIe s.

Vienne figure ensuite, en 314, dans les *Actes du concile d'Arles* avec deux noms : l'évêque Verus et l'exorciste Beclas. Nous avons ainsi la preuve de la continuité de l'église à Vienne, depuis les années 175

---

17. A. Blanc, *La cité de Valence à la fin de l'Antiquité*, Paris, 1980.

18. Cette lettre est recopiée par Eusèbe dans son *Histoire Ecclésiastique* V, 1-4, trad. G. Bardy, Paris (Sources chrétiennes, 41), 1955. Cf. infra n. 23.

19. La date exacte n'est pas assurée, on peut la placer dans les années 175 à 180, sous le règne de Marc-Aurèle.

20. Elle est conservée dans des florilèges; voir J.-P. Migne, *Patrologiae cursus completis. Series Graeca*, Paris, 1857-1866, 91, col. 276-280.

21. *CIL* XII 2110; Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, II 410.

jusqu'en 314, au travers de la persécution. La mention d'un exorciste peut faire penser, comme à Vaison, à une période de croissance de l'église.

Des sources anciennes[22] mentionnent la construction, au IVe s., d'une église St-Ferréol qui, ayant été construite trop près du Rhône, a été emportée par l'érosion des rives et reconstruite plus loin au Ve s. Ces deux édifices montrent encore une fois la continuité du christianisme dans la ville de Vienne, dont l'importance politique (elle devient capitale de province sous Dioclétien) est loin d'être négligeable.

6. Lyon

Point d'aboutissement de notre remontée du Rhône, Lyon en est en même temps le point de départ, chronologiquement parlant. Comme nous l'avons déjà entrevu en parlant de Vienne, Lyon bénéficie du plus ancien témoignage de christianisme pour notre région, remontant aux années 175 à 180[23]. Transmise par Eusèbe, le premier historien de l'Eglise, c'est une lettre des églises de Lyon et Vienne aux églises d'Asie et de Phrygie[24], dont sont originaires plusieurs de leurs membres, pour leur raconter les événements par lesquels elles viennent de passer. La rédaction de la «Lettre» est attribuée à Irénée par plusieurs auteurs[25], et de ce fait a certainement été écrite en grec ; d'ailleurs la chrétienté occidentale était encore largement hellénisée et ce n'est qu'au IVe s. que la latinisation se met en place plus largement.

Venons-en aux informations touchant le christianisme à Lyon livrées par la «Lettre». Il s'agit du récit d'une persécution subie par plusieurs dizaines de chrétiens, sous le règne de Marc-Aurèle. L'origine de cette

---

22. Voir J.-F. REYNAUD, «St-Ferreol», *Archeologia,* 122 (1978), p. 44-55.

23. Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, V, 1-4. Eusèbe écrit dès 296; il met son texte à jour plusieurs fois, notamment suite à l'Edit de Milan en 314, ce qui atteste son souci de précision. Sa dernière rédaction date de 326. Ses sources sont exclusivement de langue grecque et traitent donc principalement de la chrétienté orientale.

24. L'intitulé original est celui-ci: «Lettre des serviteurs du Christ qui pérégrinent à Vienne et à Lyon en Gaule, aux frères de l'Asie et de la Phrygie qui ont la même foi». J'utiliserai à son propos le simple terme de «Lettre» dans la suite du texte.

25. Sur tous les aspects de la «Lettre» et sur la persécution en général, voir *Les Martyrs de Lyon (177). Actes du colloque international du CNRS n° 575*, Paris (CNRS), 1978.

persécution n'est pas due à une volonté expresse des autorités locales mais trouve son point de départ dans une pression exercée par la foule, en l'absence du légat, détail expressément mentionné dans la «Lettre». La responsabilité de la foule est soulignée dans notre document. La cause de la persécution n'est pas identifiée par la «Lettre» mais la forte présence à Lyon du culte impérial[26] et l'influence que celui-ci a exercé sur la population lyonnaise me font penser que c'est là que se trouve le facteur déclenchant. La persécution s'est déroulée en ville tout d'abord (les chrétiens sont chassés des thermes et du forum) puis les chrétiens sont emprisonnés et torturés ; enfin certains d'entre eux sont livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre, ce qui pourrait suggérer une coïncidence avec les fêtes du culte impérial qui s'y tenaient le 1er août.

Cet événement dévoile donc l'existence à Lyon d'une communauté suffisamment importante pour déranger. La «Lettre» ne nous dévoile que dix noms, mais Eusèbe fait allusion à une liste plus complète figurant dans un ouvrage[27] qui nous est perdu. D'une manière générale les détails de la «Lettre» nous permettent de dire que la communauté chrétienne était composée d'esclaves, d'hommes libres, de femmes également, de citoyens romains et de personnes d'origine orientale. A sa tête, un évêque qui a pour nom Pothin, qui meurt dans la persécution et qui est remplacé par Irénée, précédemment presbytre à Lyon même.

Nous n'avons pas de document permettant de déterminer à partir de quelle date le christianisme s'est introduit à Lyon, mais vu que la communauté semble déjà relativement importante en 175-180, avancer la date de 150 ne paraît pas trop risqué. Après l'évêque Pothin, nous connaissons donc Irénée, évêque jusqu'en 202, puis, au milieu du IIIe s., Faustinus, cité par Cyprien dans la lettre que nous avons étudiée à propos d'Arles. De cette époque, ou peu après, date le premier des deux *memoria* retrouvés sous l'église Saint-Just, la seconde de ces constructions datant des années 340 environ. Entre ces deux témoignages archéologiques se situe la mention d'un évêque et d'un exorciste qui assistent au concile d'Arles en 314.

Nous possédons aussi pour Lyon une épitaphe qui a la caractéristique d'être datée, de 334, par les noms des consuls Optatus et Paulinus.

---

26. Notamment à travers le sanctuaire des Trois Gaules.

27. Il s'agit du *Recueil des Martyrs* ; des passionnaires et des auteurs plus récents nous livrent une liste de quarante-huit noms dont l'authenticité est difficile à vérifier. Voir à ce sujet les études de L. DUSCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, Paris, 1907-1915 (2e éd.), ainsi que H. QUENTIN, «La liste des Martyrs de Lyon», *Analecta Bollandiana*, 39 (1921), p. 112-138.

Elle nous donne le nom d'une femme, Selentiosa[28]. C'est, malheureusement, la seule inscription chrétienne que nous possédions pour Lyon avant le milieu du IVe s.[29]. Ce fait, en dehors du hasard des fouilles, doit nous rendre attentifs au caractère particulier que présente le christianisme à Lyon : si celui-ci est bien connu, à une date haute et par un texte important, si Lyon a eu des évêques de renom (Irénée notamment), et s'il aura plus tard une position dominante puisqu'il sera le siège de la Primatie des Gaules, il n'y a certainement pas lieu de penser que le christianisme y ait été beaucoup plus développé qu'ailleurs dans la vallée du Rhône avant le milieu du IVe s. Les témoignages trouvés à Arles nous montrent une église qui n'a pas eu la «chance» d'être mise en évidence aussi tôt que Lyon par une persécution, mais qui dès 254 est mise en lumière à un stade déjà très développé, tout autant sinon davantage que Lyon à la même date.

7. Conclusion

L'état de la question que l'on vient de lire montre des différences importantes entre les villes de la région à laquelle je me suis limité. On constate également l'absence de témoignage de christianisme dans les campagnes : l'axe de communication que forme le Rhône et sa vallée a certainement favorisé l'implantation du christianisme tout d'abord dans les villes qui le bordent. L'analphabétisme des populations campagnardes ainsi que la dispersion plus grande de l'habitat ont également contribué au fait que nous n'y connaissons pas de chrétiens, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en ait pas eu. Rappelons à cet égard qu'Irénée, dans un de ses écrits, dit qu'il traite la plupart de ses affaires «en dialecte barbare», ce qui à l'évidence ne désigne ni le grec ni le latin, mais la langue celte. Cette précision nous éclaire assurément sur les contacts qu'avaient les chrétiens des villes avec les populations non encore totalement romanisées des campagnes.

C'est par l'interaction des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques que le tableau ci-dessus a pu être établi. Le résultat me paraît plus équilibré que celui présenté par des travaux de synthèse pré-

---

28. *CIL* XIII 2351.

29. L'expérience douloureuse de la persécution aura peut-être incité les chrétiens lyonnais à plus de prudence sur leurs pierres tombales jusqu'à la paix de l'Eglise.

cédents, notamment celui de E. Griffe[30], qui donnait à Lyon une importance démesurée.

Les recherches de ces dix dernières années n'ont pas apporté d'éléments très nouveaux[31]. Les travaux de fouilles ont cependant permis, à plus d'un endroit, de préciser la datation des nécropoles funéraires, sans mettre au jour de nouvelles inscriptions chrétiennes de haute date. Une des principales difficultés reste l'interprétation des couches archéologiques gisant sous celles de bâtiments chrétiens du IVe ou Ve s.: étaient-ils déjà utilisés par des chrétiens mais non «signés», ou s'agit-il de constructions à usage païen détruites pour faire place au culte chrétien ? Ce que nous avons dit de la spécificité du christianisme pré-constantinien laisse à penser que cette question restera, dans la plupart des cas, sans réponse.

Puisse une telle synthèse être entreprise sur une échelle plus large et aboutir à une publication accessible montrant sous un jour renouvelé le développement du christianisme en Europe, sans projection hasardeuse dans le passé à partir d'un état plus tardif, mais sans minimiser, comme la déchristianisation de notre société pourrait nous porter à le faire, l'importance réelle du christianisme dès avant Constantin.

Marc VARIDEL

---

30. E. GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine* , I: *Des origines chrétiennes à la fin du IVe s.*, Paris, 1947.

31. Voir particulièrement les *Actes du XIe Congrès international d'archéologie chrétienne. Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste (21-28 septembre 1986)*, Rome (Ecole française de Rome, 123; Studi di Antichita Cristiana, IX), 1989.